

La journée du samedi était la plus lourde pour les copistes. Les libraires recevaient les commandes urgentes dès la première heure. Quelques artisans présentaient sur leurs comptoirs les œuvres dont ils étaient les plus satisfaits et auxquelles ils avaient consacré une grande partie de la semaine. Les prix élevés ne décourageaient pas les habitués du quartier de l'Argilète. De nombreux esclaves s'activaient, porteurs des messages de leurs maîtres. Ces derniers exigeaient une douzaine d'exemplaires de ce long poème satirique composé dans la semaine en dérobant les meilleurs moments au sommeil ou au plaisir ; de ces pasquins malintentionnés qui discréditaient un rival ; de cette lettre d'amour que l'amant, plus fier de la musique de ses mots que de la douceur de ses gestes, n'hésitait pas à partager avec ses amis ; de réflexions philosophiques destinées à justifier des actions peu honorables ou clairement perfides. L'urgence était le dénominateur commun de ces écrits qu'il fallait livrer l'après-midi même pour qu'ils soient lus immédiatement, ou au plus tard le lendemain. Après un premier échange d'impressions le dimanche après-midi, l'effet sur les lecteurs se prolongeait jusqu'au lundi.

C'est pourquoi quiconque s'enfonçait dans l'Argilète un samedi à l'aube entendait une rumeur de voix mêlées. Les libraires les plus matinaux dictaient déjà à leurs *librari* et les plus prospères employaient des lecteurs ex professo. Quelques heures plus tard, le vacarme était impressionnant. Si l'on pénétrait pour la première fois dans ce quartier au milieu de la matinée, on demeurait stupéfait de l'activité qui y régnait. Le processus de copie était si rapide, qu'on avait l'impression que les lecteurs rivalisaient entre eux, lisant sans faiblir pendant des heures, à la limite de leurs voix et en maltraitant leurs cordes vocales. Les scribes devaient avoir de l'expérience, l'ouïe et la syntaxe bien exercées pour ne pas entrecroiser les discours ou introduire dans leur texte des fragments de ceux qu'on lisait à quelques mètres de leur porche. Tôt le matin, lorsqu'ils étaient reposés et concentrés, de temps à autre leurs assentiments, leurs rires, leurs commentaires incisifs ou leurs grondements de répugnance fusaient selon la drôlerie, le panache ou la médiocrité de ce qu'on leur dictait. Durant les pauses nécessaires aux changements de rouleaux, les vétérans chahutaient les textes de la concurrence au point d'être rappelés à l'ordre, tels les chevaux impatients d'un quadriges avant le signal du départ à l'hippodrome.

Ces mêmes chevaux semblaient si différents au coucher du soleil ! Abattus, épuisés comme s'ils avaient parcouru des centaines de kilomètres à travers un désert de voix, le regard des *librari* semblait perdu dans la contemplation d'un mirage. Pour certains, il était presque impossible de dormir cette nuit-là ; ils entendaient encore les voix et les plumes gratter ; ils sentaient l'odeur âcre de l'encre, éprouvaient la rigidité de leurs doigts. Parfois, ces copistes

qui plaisaient déjà au lever du soleil, splendides cavaliers montés sur leurs plumes neuves, écrivaient la matinée entière et ne terminaient que passé minuit, en ayant juste bu un verre d'eau et avalé trois bouchées d'une galette de pois chiche.

Là se tient Mazouf. L'histoire de Mazouf nous appartient et nous nous l'approprions avant que qui que ce soit ne nous la dérobe. Nous le découvrons un samedi, juste après la tombée du jour. Aujourd'hui, ide du mois de septembre, le treize septembre pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec le calendrier romain, Mazouf travaille du lever au coucher du soleil.

Les mouches ont piqué ses mollets. Toute la journée elles ont voltigé sous le porche, indifférentes aux mots que le lecteur, le fils aîné du vieux libraire Caphon, lançait depuis une petite estrade de sa voix melliflue et dubitative. Mazouf imagine que les mouches livrent une bataille particulière à l'écho des paroles, qui flottent dans l'air raréfié et attaquent la stridence agaçante des insectes. Il sait depuis longtemps qu'il est inutile de **frotter tibias contre mollets** ou de secouer les jambes avec impatience, **de les agiter de haut en bas**, le bout de la sandale appuyé sur le sol. Leur voracité culmine vers midi, lorsque les restes appétissants des casse-croûtes frugaux qu'on leur a servis au moment du changement de manuscrit se putréfient dans la poussière.

Le soir descend sur l'Argilète. Un copiste somnole sur son pupitre. Mazouf entend un claquement qui vient du fond du porche. Armé de sa baguette de palme, Caphon fait sa ronde.

— Réveille toi, fainéant !

Les coups sur la nuque sont les plus efficaces pour réveiller un employé et lui faire reprendre promptement le travail. Qui aurait l'idée de le frapper sur les mains, son bien le plus précieux ? Ah, le temps béni où un copiste écrivait avec ses deux mains ! Comme le métier rapportait ! Caphon se souvient de ses débuts, il se rappelle ce garçon — comment s'appelait-il déjà ? — capable d'exécuter deux copies, une de chaque main, sans aucune erreur. Ce n'était pas courant, bien sûr. Mais à cette époque, il n'était pas rare que les copistes s'entraînent à utiliser leurs deux mains, et c'était plutôt avantageux pour les affaires. Au milieu de l'après-midi, quand leur droite se fatiguait et devenait insensible — les bibliopoles se méfient des gauchers de naissance —, Caphon donnait un ordre et ils changeaient tous de main. Au début, on remarquait une légère différence de caractère et d'inclinaison, comme si le premier était mort et qu'un autre l'avait remplacé au pied levé : « Le navire avance, le navire ne peut se passer d'un seul rameur », a l'habitude d'énoncer Caphon après avoir frappé les fainéants avec sa baguette de palme.

Caphon, du reste, se méfie des nouvelles méthodes. L'organisation par exemple ; aujourd'hui on ne parle que d'organisation, mais n'est-ce pas un leurre ? Cet Égyptien

arriviste peut-il se vanter de fournir quotidiennement plus de copies que lui, simplement parce qu'il utilise le système des relais ? Il ne faut pas accorder de pauses sinon on s'y habitue et c'est la ruine assurée. Ce ne sont pas des chevaux. Non, ce ne sont pas des montures mais des cavaliers, oui, des cavaliers qui chevauchent leurs plumes. Jeune, Caphon se rêvait poète. En changeant les chevaux, en prenant de nouvelles bêtes en renfort, on arrive plus vite, plus sûrement à destination, mais les textes ne sont pas des routes pour chars, ni de tendres prairies, ni des voies impériales : ils sont une destination en soi, une destination que l'on a choisie et que personne ne peut modifier.

Mazouf est d'un autre avis, car il est né à Antioche. Mazouf pense qu'aujourd'hui, **ide de septembre**, il a fait du bon travail. Sans vantardise. Quatorze lettres, dix-huit longs poèmes et vingt-trois courts, plusieurs douzaines de satires d'un feuillet — c'est incroyable comme les satires reviennent à la mode —, une infinité de petits épigrammes et d'autres bricoles. Mazouf choisit bien les modifications, il place les cales au moment précis. On ne l'y prendra pas sur la correspondance : les lettres suscitent suffisamment de malentendus sans qu'une personne extérieure n'intervienne. Mais le copiste est-il un étranger, peut-on considérer que celui qui retranscrit ce qu'un autre lit, même s'il ne l'a pas pensé lui-même, est extérieur à l'affaire ? En aucune façon. En outre Mazouf, lui, pense certaines des choses qu'il écrit. Aujourd'hui, par exemple, s'est présenté un très mauvais épigramme d'un célèbre tribun, célèbre pour sa bêtise. On a ordonné : n'y touche pas, Mazouf, tout le monde remarquera que ce n'est pas bête, ce qu'a écrit ce sot, un tel sot qu'il ira jusqu'à se mettre en colère et tenter un procès à Caphon pour avoir modifié son œuvre, parce que sa copie sera différente de l'original.

Mais c'est plus fort que lui. Aujourd'hui samedi, il peut se permettre un effort supplémentaire car demain, si tout va bien, il aura quelques heures de repos. **De ce pas, allons voir ce qu'il en est.** Mazouf ose des retouches magistrales à l'épigramme. C'est un jeu d'enfant. Parfois il suffit simplement de remplacer un grave « cependant » par un « de plus » polisson. D'autres fois, il exige des réflexes et un esprit à l'épreuve des contradictions. Un jour, le Syrien s'en souvient avec une fierté particulière, il avait eu le courage de s'affronter à un dialogue philosophique, une édition spéciale du très célèbre philosophe grec Pausanias. Un sénateur dont nous ne pouvons dévoiler le nom avait commandé à Caphon cent exemplaires d'une sélection de trois Dialogues de Pausanias, traduits par le lauréat Pharsias. Caphon avait fait travailler ses employés jusqu'à une heure avancée de la nuit parce que les coffres du Sénat, c'est bien connu, payent grassement ce type de commande, surtout s'il s'agit de textes qui peuvent avoir une influence sur les débats au sein de l'agora sénatoriale.